

sans avoir au moins passé en revue au préalable les études analogues déjà réalisées. Il risquerait sinon d'enfoncer des portes ouvertes en voulant démontrer quelque chose qui a déjà été largement démontré, ou appliquer des méthodes dont on a révélé l'insuffisance (une nouvelle mise à l'épreuve d'une méthode qui n'a pas encore donné de résultats satisfaisants peut d'ailleurs constituer en soi un sujet de recherche). On ne saurait donc réaliser une thèse de caractère expérimental en restant chez soi, ni en inventer la méthode. Ici aussi, il faut partir du principe que, si on est un nain intelligent, il vaut mieux se jucher sur les épaules de quelque géant, même de taille modeste, voire d'un autre nain. Il sera toujours temps de procéder tout seul par la suite.

II.3. Sujet ancien ou sujet contemporain ?

En abordant cette question, on paraît vouloir raviver la vieille querelle des Anciens et des Modernes... Dans bien des disciplines, la question ne se pose pas du tout – même si une thèse d'histoire de la littérature latine pourrait aussi bien porter sur Horace que sur la situation des études horatiennes au cours des deux dernières décennies. Inversement, il est logique que si l'on fait une thèse en histoire de la littérature italienne contemporaine, il n'y a pas d'alternative.

Il n'est pourtant pas rare qu'un étudiant préfère travailler sur des auteurs comme Cesare Pavese, Giorgio Bassani ou Edoardo Sanguineti plutôt que de suivre le conseil de son professeur de littérature italienne et

d'étudier un pétrarquiste du XVI^e siècle ou un poète arcadien. Ce choix vient souvent d'une vocation authentique qu'il est difficile de contrarier. Mais il naît aussi parfois de la conviction erronée qu'un auteur contemporain est plus facile et plus amusant à étudier.

Disons-le d'emblée : *un auteur contemporain est toujours plus difficile*. Il est vrai qu'en général, la bibliographie le concernant est plus réduite, que les textes sont aisés à trouver et que la première étape du travail peut consister à lire un bon roman au bord de la mer, au lieu d'être enfermé dans une bibliothèque. Mais si l'on se contente de répéter ce qu'ont dit d'autres critiques, on aura fait une thèse bâclée (ce que l'on peut faire encore plus facilement sur un pétrarquiste du XVI^e siècle). Si l'on veut dire quelque chose de nouveau, on dispose au moins, à propos de l'auteur ancien, de grilles d'interprétation solides sur lesquelles s'appuyer, tandis qu'à propos de l'auteur moderne, les opinions sont encore vagues et discordantes, notre regard critique est faussé par le manque de perspective, ce qui rend le travail extrêmement difficile.

Il est certain qu'une thèse sur un auteur ancien impose des lectures plus ardues, des recherches bibliographiques plus vigilantes (encore que les références soient moins dispersées et qu'il existe déjà des répertoires bibliographiques complets) : mais si l'on considère la thèse comme l'occasion d'apprendre à mener une recherche, les problèmes que pose un auteur ancien sont plus formateurs.

Et si l'étudiant se sent décidément porté vers la critique contemporaine, sa thèse peut être la dernière occasion pour lui d'aborder la littérature du passé, afin

d'exercer son goût et ses capacités de lecture – une opportunité qu'il ne serait pas mauvais de saisir au vol. Bien des grands écrivains contemporains, même d'avant-garde, n'ont pas écrit de thèse sur Eugenio Montale ou Ezra Pound, mais sur Dante ou Ugo Foscolo.

Il n'existe évidemment pas de règle précise à ce sujet : un bon chercheur peut mener une analyse historique ou stylistique sur un auteur contemporain avec autant de pénétration et de précision philologiques que sur un auteur du passé. En outre, le problème varie d'une discipline à l'autre. En philosophie, une thèse sur Husserl pose peut-être plus de problèmes qu'une thèse sur Descartes, et les relations entre « facilité » et « lisibilité » sont différentes : il est plus facile de lire Pascal que Carnap. C'est pourquoi le seul conseil que j'oserais vraiment donner est le suivant : *travaillez sur un auteur contemporain comme s'il s'agissait d'un auteur ancien et sur un auteur ancien comme s'il était contemporain*. Vous y prendrez plus de plaisir et vous ferez un travail plus sérieux.

II.4. Combien de temps faut-il pour faire une thèse ?

Pour le dire d'entrée de jeu : *pas plus de trois ans et pas moins de six mois*. *Pas plus de trois ans* parce que si, en trois ans de travail, l'étudiant n'est pas parvenu à circonscrire son sujet et à rassembler la documentation nécessaire, cela veut dire qu'il se trouve dans l'une des situations suivantes :

1) il s'est trompé en choisissant un sujet de thèse qui dépasse ses forces ;

2) il fait partie de ces personnes toujours insatisfaites, qui voudraient tout dire, et continuera à travailler à sa thèse pendant vingt ans, alors qu'un universitaire habile doit savoir se fixer des limites, même modestes, et produire quelque chose de définitif dans le cadre ainsi défini ;

3) la névrose de la thèse a commencé : on l'abandonne, on la reprend, on s'y sent irréaliste, on entre dans un état de dispersion, on utilise la thèse comme alibi pour bien des lâchetés, on ne la soutiendra jamais.

Pas moins de six mois, parce que même si l'on veut ne faire que l'équivalent d'un bon essai de revue, d'une soixantaine de feuillets tout au plus, six mois ne sont pas de trop pour élaborer la problématique, effectuer les recherches bibliographiques, mettre en fiches les documents et rédiger le texte. Un chercheur plus expérimenté mettra bien sûr moins de temps à écrire un essai : mais il a derrière lui des années et des années de lectures, de fiches, de notes, alors que l'étudiant doit partir de zéro.

Les six mois ou les trois ans dont il est ici question ne se rapportent pas à la durée de la rédaction finale, qui peut ne prendre qu'un mois, voire quinze jours, en fonction de la méthode employée, mais à la période qui va de la naissance de l'idée primitive de la thèse à la remise du texte définitif. Un étudiant peut donc ne travailler effectivement à sa thèse que pendant un an, mais en mettant à profit des idées et des lectures que,

même sans savoir où il allait en venir, il avait accumulées pendant les deux années précédentes.

L'idéal est à mon avis de *choisir le sujet de thèse* (et le directeur) *vers la fin de la deuxième année d'université*^a. À ce stade, on s'est déjà familiarisé avec les différentes disciplines, on en connaît le sujet et les difficultés, même s'il s'agit de matières dans lesquelles on n'a pas encore passé d'examen. Un choix aussi précoce n'est ni compromettant ni irrémédiable. L'étudiant a une bonne année devant lui pour comprendre éventuellement qu'il s'est trompé et changer de sujet, de directeur voire de discipline. Remarquez bien qu'avoir passé un an sur une thèse de littérature grecque avant de s'apercevoir qu'on préfère travailler en histoire contemporaine n'est pas du temps entièrement perdu : l'étudiant aura au moins appris comment élaborer une bibliographie préliminaire, comment prendre des notes sur un texte, comment structurer une table des matières. Souvenez-vous de ce qu'on a dit dans la section I.3. : une thèse sert avant tout à apprendre à organiser ses idées, indépendamment de son sujet.

En choisissant donc la thèse vers la fin de la deuxième année, l'étudiant dispose de plusieurs étés à consacrer à la recherche et, s'il le peut, à des voyages d'études. Il pourra alors choisir les sujets de ses examens *en les orientant en fonction de la thèse*. Bien sûr, s'il fait une thèse de psychologie expérimentale, il est difficile d'orienter en fonction d'elle un examen de littérature latine ; mais dans beaucoup d'autres matières à caractère philosophique et sociologique, on peut se mettre d'accord avec les enseignants pour choisir certains textes, en remplaçant éventuellement les textes

prévus au programme, afin de faire coïncider l'objet de cet examen avec le champ de sa thèse – dans la mesure où il est possible de le faire sans contorsions dialectiques ni astuces puériles. Un enseignant intelligent préfère toujours que l'étudiant prépare un examen en étant « motivé » et intéressé, plutôt qu'il ne le passe contraint et forcé, après l'avoir préparé sans passion, seulement pour franchir un obstacle incontournable.

Choisir la thèse à la fin de la deuxième année signifie que l'on a jusqu'au mois d'octobre de la quatrième année pour la soutenir dans les délais idéaux, en ayant eu à sa disposition deux années complètes. Rien n'empêche bien sûr de choisir son sujet de thèse avant. Rien n'empêche non plus de le choisir après, si l'on accepte de finir ses études plus tard que prévu. Mais il est absolument déconseillé de le choisir trop tard.

Il y a une autre raison à cela : si l'on veut faire une bonne thèse, il faut, dans la mesure du possible, la discuter pas à pas avec son directeur. Ce n'est pas seulement pour amadouer le professeur mais parce qu'écrire une thèse, comme écrire un livre, est un exercice de communication qui suppose l'existence d'un public : or le directeur de thèse est le seul public compétent dont dispose l'étudiant au cours de son travail. Une thèse écrite au dernier moment oblige le directeur à en parcourir rapidement quelques chapitres, voire le texte entier déjà rédigé sous sa forme définitive. S'il en prend ainsi connaissance et qu'il est insatisfait des résultats, il attaquera le candidat au moment de la soutenance, avec toutes les conséquences désagréables que cela comporte – désagréables pour le directeur également, qui ne devrait jamais autoriser la soutenance d'une thèse

dont il est insatisfait : c'est un échec pour lui aussi. S'il s'aperçoit à temps que le candidat ne parvient pas à maîtriser son sujet, il doit le lui dire, lui conseiller d'en choisir un autre ou d'attendre encore un peu. Si, après avoir reçu ces conseils, le candidat considère que le directeur a tort ou bien que sa priorité est de finir sa thèse au plus vite, il affrontera tout autant les aléas d'une discussion orageuse, mais il le fera au moins en connaissance de cause.

On peut conclure de ces remarques que la thèse faite en six mois, même si on la considère comme le moindre mal, est loin de représenter une solution optimale – à moins que, comme on l'a dit, le sujet choisi dans les six derniers mois ne permette de mettre à profit l'expérience accumulée au cours des années précédentes. Il peut néanmoins arriver qu'un étudiant soit dans la nécessité de tout réaliser en six mois. Il s'agit alors de trouver un sujet qui puisse être traité de manière décente et sérieuse dans ce laps de temps. Je ne voudrais pas que tout ce discours soit compris dans un sens trop « commercial », comme si nous étions en train de vendre des « thèses de six mois » et des « thèses de six ans », à des prix différents, pour satisfaire tous les types de clients. Mais il est certain qu'on peut aussi réaliser une bonne thèse en six mois. Les éléments requis pour ce faire sont les suivants :

- 1) le sujet doit être clairement circonscrit ;
- 2) le sujet doit être si possible contemporain, pour ne pas avoir à explorer une bibliographie qui remonte aux Grecs. Ou alors ce doit être un sujet marginal, sur lequel on a très peu écrit ;

- 3) les documents en tous genres doivent être disponibles dans un périmètre restreint et facilement consultables.

Prenons quelques exemples. En choisissant comme sujet *L'Église de Santa Maria del Castello à Alexandrie*, je peux espérer trouver tout ce dont j'ai besoin pour reconstituer l'histoire du bâtiment et de ses restaurations dans la bibliothèque municipale d'Alexandrie et dans les archives communales. Je dis « je peux espérer » parce que je fais une hypothèse en me mettant dans la situation d'un étudiant qui cherche à faire une thèse en six mois. Mais je devrai me renseigner avant de commencer ce projet pour vérifier la validité de mon hypothèse – et être un étudiant qui habite la province d'Alexandrie : si j'habite à Caltanissetta, mon idée était très mauvaise. Par ailleurs, si certains documents sont disponibles, mais qu'il s'agit de manuscrits médiévaux jamais publiés, il me faudra avoir des connaissances en paléographie, c'est-à-dire posséder une technique de lecture et de déchiffrement des manuscrits. Et voilà qu'un sujet qui paraissait si facile se révèle difficile. Mais si je constate que tout a déjà été publié, au moins à partir du XIX^e siècle, je me retrouve en terrain sûr.

Prenons un autre exemple. Raffaele La Capria est un écrivain contemporain qui n'a écrit que trois romans et un volume d'essais, tous publiés chez le même éditeur, Bompiani. Imaginons une thèse intitulée : *La Réception de Raffaele La Capria dans la critique italienne contemporaine*. Comme, de nos jours, les éditeurs ont généralement dans leurs archives des dossiers de presse contenant les articles et les essais critiques qui sont

parus sur les auteurs qu'ils publient, en passant plusieurs jours au siège de la maison d'édition à Milan, je peux espérer mettre en fiches la quasi-totalité des textes qui m'intéressent. De plus, l'auteur étant encore en vie, je peux lui écrire ou aller l'interviewer, ce qui me fournira des indications bibliographiques supplémentaires et très probablement des photocopies de textes qui m'intéressent. Certains essais critiques me renverront certainement à d'autres auteurs auxquels on compare ou on oppose La Capria. Le champ s'étendra ainsi quelque peu, mais de manière raisonnable. D'ailleurs, si j'ai choisi La Capria, c'est parce que je m'intéressais déjà à la littérature italienne contemporaine, sans quoi mon choix aurait été fait de façon opportuniste, à froid, et de manière inconsidérée.

Voici une autre thèse réalisable en six mois : *L'Interprétation de la Deuxième Guerre mondiale dans les manuels d'histoire pour le collège des cinq dernières années*. Il n'est peut-être pas très facile de repérer tous les manuels d'histoire en circulation, mais il n'existe pas un nombre infini de maisons d'édition scolaires. Une fois les textes acquis ou photocopiés, on peut constater que le traitement de ce sujet occupe peu de pages et réaliser un bon travail de comparaison en peu de temps. Pour juger la façon dont un livre parle de la Deuxième Guerre mondiale, il faut évidemment comparer le traitement de ce sujet particulier au cadre historique général présenté par ce même livre, après avoir choisi au préalable comme paramètre une demi-douzaine d'histoires de la Deuxième Guerre mondiale faisant autorité. Il faut donc élargir un peu le champ

de l'étude. Si on éliminait ces formes de contrôle critique, la thèse pourrait être faite non en six mois, mais en une semaine : ce ne serait plus une thèse mais un article de journal, éventuellement subtil et brillant, mais qui ne donnerait aucune idée de la capacité du candidat à effectuer des recherches.

Et si on veut faire une thèse en six mois, mais en n'y travaillant qu'une heure par jour, alors il est inutile de continuer à en discuter. Relisez les conseils donnés dans la section I.2. : recopiez une thèse quelconque et finissez-en.

II.5. Est-il nécessaire de connaître une langue étrangère ?

Cette section ne concerne pas ceux qui préparent une thèse dans une langue ou une littérature étrangère. On peut en effet espérer que ceux-là connaissent la langue *sur laquelle* ils font leur thèse. On pourrait même envisager qu'un étudiant qui fait une thèse sur un auteur étranger l'écrive dans la langue de cet auteur, comme c'est le cas, à juste titre, dans bien des universités étrangères.

Mais posons-nous le problème de quelqu'un qui fait une thèse de philosophie, de sociologie, de jurisprudence, de sciences politiques, d'histoire, de sciences naturelles. Même si la thèse porte sur la littérature italienne, sur Dante ou sur la Renaissance, on se trouve toujours, à un moment ou à un autre, dans la nécessité de lire un livre écrit dans une langue étrangère, certains spécialistes célèbres de Dante et de la Renaissance ayant

écrit en anglais ou en allemand. Ces cas sont généralement une bonne occasion pour commencer à apprendre une langue que l'on ne connaît pas : motivé par le sujet, au prix de quelques efforts, l'étudiant commence peu à peu à comprendre ce qu'il lit. Il n'apprendra peut-être pas ainsi à parler cette langue, mais à la lire, ce qui est mieux que rien.

S'il existe, sur un sujet donné, *un seul* livre en allemand et que l'on ne connaît pas l'allemand, on peut aussi résoudre le problème en demandant à quelqu'un d'autre de nous résumer les chapitres que l'on considère comme les plus importants : l'étudiant aura ensuite la pudeur de ne pas se référer trop souvent à cet ouvrage, mais il pourra légitimement l'insérer dans sa bibliographie parce qu'il aura une idée de son contenu.

Cela étant, ces problèmes sont secondaires. Le principe essentiel est le suivant : *il faut choisir un sujet de thèse qui n'implique pas la connaissance de langues que l'on ne connaît pas ou que l'on n'est pas disposé à apprendre*. Il peut évidemment arriver que l'on choisisse un sujet de thèse sans avoir conscience des risques auxquels on s'expose. Pour l'instant, essayons d'examiner quelques aspects dont il faut absolument tenir compte :

1) *On ne peut pas faire une thèse sur un auteur étranger si on ne lit pas cet auteur dans le texte original*. Cela semble une évidence s'il s'agit d'un poète, mais nombreux sont ceux qui croient que ce n'est pas indispensable pour faire une thèse sur Kant, Freud ou Adam Smith. C'est au contraire tout à fait nécessaire, pour trois raisons : d'abord parce qu'il arrive que les œuvres de cet auteur ne soient pas toutes traduites, or ignorer

un de ses écrits, même mineur, peut parfois compromettre l'interprétation de sa pensée ou de sa formation intellectuelle ; deuxièmement, la majeure partie des études critiques portant sur un auteur donné est généralement dans la langue dans laquelle il a écrit, et si l'auteur est traduit, c'est moins souvent le cas pour ses interprètes ; enfin, les traductions ne rendent pas toujours justice à la pensée d'un auteur, alors que faire une thèse implique justement de redécouvrir la pensée originale là où elle a été faussée par des traductions ou des vulgarisations en tous genres. Faire une thèse veut dire aller au-delà des formules reçues de manuels scolaires, du type : « Foscolo est un classique, Leopardi un romantique », ou bien : « Platon est un idéaliste, Aristote un réaliste », ou encore : « Pascal défend la cause du cœur, Descartes celle de la raison ».

2) *On ne peut pas faire une thèse sur un sujet sur lequel les études les plus importantes ont été écrites dans une langue que l'on ne connaît pas*. Un étudiant qui connaîtrait parfaitement l'allemand mais ignorerait le français ne pourrait pas, aujourd'hui, faire une thèse sur Nietzsche, qui a pourtant écrit en allemand : au cours des dix dernières années en effet, certaines des réinterprétations les plus intéressantes de Nietzsche ont été écrites en français. La même chose vaut pour Freud : il serait difficile de relire les œuvres du maître viennois sans tenir compte de ce qu'en ont dit les « révisionnistes » freudiens américains ou les structuralistes français.

3) *On ne peut pas faire une thèse sur un auteur ou sur un sujet en ne lisant que les œuvres écrites dans les*

langues que l'on connaît. Qui me dit qu'une étude critique fondamentale pour mon sujet n'a pas été écrite dans une langue que je ne connais pas ? Ce genre de considérations peut évidemment conduire à la névrose, et il convient de faire preuve de bon sens. Il existe des règles de correction scientifique selon lesquelles il est permis à un étudiant en littérature anglaise de signaler qu'il connaît l'existence d'une étude écrite en japonais mais qu'il ne l'a pas lue. Ce « permis d'ignorer » s'étend en général aux langues non occidentales et aux langues slaves, de sorte que l'on rencontre des études très sérieuses sur Marx ignorant ce qui a été écrit sur lui en russe. Mais, dans ce cas, un chercheur sérieux peut toujours savoir de manière synthétique ce que contiennent ces ouvrages (et montrer qu'il le sait) grâce à des comptes rendus ou à des abstracts. Les revues scientifiques soviétiques, bulgares, tchécoslovaques, israéliennes, etc., ont pour habitude de fournir des résumés en anglais ou en français des articles qu'elles publient. Voilà pourquoi, même si l'on travaille sur un auteur français, il peut être acceptable de ne pas connaître le russe, mais il est indispensable de lire au moins l'anglais, pour contourner l'obstacle.

Quoi qu'il en soit, avant d'établir le sujet d'une thèse, il faut avoir la prudence de jeter un premier coup d'œil à la bibliographie existant à ce propos pour s'assurer qu'elle ne présente pas de difficultés linguistiques majeures. Certains cas sont bien connus : il est impensable de faire une thèse de philologie grecque sans connaître l'allemand, parce que quantité d'études fondamentales dans ce domaine sont dans cette langue.

La thèse peut en tout cas servir à acquérir des notions terminologiques générales dans toutes les langues occidentales : même si on ne lit pas le russe, il convient en effet d'être au moins en mesure de reconnaître les caractères cyrilliques et de comprendre si un livre cité parle d'art ou de science. Lire le cyrillique s'apprend en une soirée, et pour savoir que *iskusstvo* signifie art et *nauka*, science, il suffit d'avoir comparé quelques titres. Il ne faut pas se laisser impressionner : la thèse est une occasion unique de faire quelques exercices qui vous serviront toute la vie.

Toutes ces remarques ne tiennent pas compte du fait que le mieux, si on veut aborder une bibliographie étrangère, est d'aller passer quelque temps dans le pays en question : mais c'est une solution onéreuse et on cherche ici à donner des conseils valables aussi pour les étudiants qui n'ont pas cette possibilité.

Faisons une dernière hypothèse, la plus conciliante. Imaginons qu'un étudiant s'intéresse au problème de la perception visuelle appliqué au domaine artistique. Cet étudiant *ne connaît pas les langues étrangères et n'a pas le temps de les apprendre* (ou bien il a des blocages psychologiques : il y a des personnes qui apprennent le suédois en une semaine et d'autres qui n'arrivent pas à parler à peu près correctement le français au bout de dix ans de cours). Qui plus est, pour des raisons financières, il lui faut faire sa thèse en six mois. Mais même s'il doit finir ses études le plus vite possible pour pouvoir commencer à travailler, il est vivement intéressé par son sujet et aimerait le reprendre par la suite pour l'approfondir plus à loisir. Il nous faut penser aussi à lui.

Cet étudiant pourra choisir un thème comme : *Les Problèmes de la perception visuelle dans leurs rapports avec les arts plastiques chez quelques auteurs contemporains*. Il est bon d'esquisser avant tout un tableau de la problématique psychologique, et pour cela, il existe une série d'ouvrages traduits en italien, depuis *Eye and Brain* de Gregory jusqu'aux principaux textes de la théorie de la forme et de l'analyse transactionnelle. On peut ensuite concentrer la thématique sur trois auteurs, mettons Rudolf Arnheim pour la théorie de la Gestalt, Ernst Gombrich pour l'approche sémiologique-informationnelle, Erwin Panofsky pour ses essais sur la perspective d'un point de vue iconologique. Ces trois auteurs abordent, au fond, selon des points de vue différents, la question des rapports entre ce qui relève de la nature et de la culture dans la perception des images. Pour les situer dans un contexte plus large, l'étudiant pourra s'aider de quelques ouvrages utiles, comme ceux de Gillo Dorfles. Une fois tracées ces trois perspectives, il pourra aussi essayer de relire les données problématiques acquises en les appliquant à une œuvre d'art particulière ou en réévaluant une interprétation classique (par exemple la façon dont Roberto Longhi analyse Piero della Francesca) à laquelle il intégrerait les données plus « contemporaines » qu'il a recueillies. Le produit final sera peu original, il restera à mi-chemin entre la thèse panoramique et la thèse monographique, mais il aura été possible de le réaliser en s'appuyant sur des traductions italiennes. On ne reprochera pas à l'étudiant de ne pas avoir lu *tout* Panofsky, même ce qui n'existe qu'en allemand ou en anglais, parce qu'il ne

s'agit pas d'une thèse *sur* Panofsky mais sur un problème pour lequel le recours à Panofsky intervient seulement pour éclairer certains aspects ou comme référence pour traiter quelques questions.

Comme on l'a déjà dit dans la section II.1., ce type de thèses n'est pas le plus recommandable parce qu'on risque d'être incomplet et trop général : rappelons qu'il s'agit d'un exemple de « thèse de six mois » pour un étudiant soucieux de rassembler de manière urgente des données préliminaires sur un problème qui lui tient à cœur. C'est une solution de repli, mais elle peut au moins conduire à un résultat décent.

Dans tous les cas, si l'on ne connaît pas les langues étrangères et qu'on ne peut pas profiter de cette occasion précieuse pour commencer à les apprendre, la solution la plus raisonnable est de faire une thèse sur un sujet spécifiquement italien, pour lequel il soit possible de faire l'économie des renvois à des œuvres étrangères ou de recourir seulement aux textes déjà traduits. Ainsi, pour faire une thèse sur *Les Modèles du roman historique dans les œuvres narratives de Garibaldi*, il faudrait avoir quelques notions de base sur Walter Scott et les origines du roman historique (en plus de la polémique qui s'est déroulée à ce sujet en Italie au XIX^e siècle). Mais pour ce faire, on peut trouver des ouvrages à consulter en italien et on peut lire en traduction au moins les œuvres principales de Scott, notamment en empruntant en bibliothèque les traductions de ses romans publiées au XIX^e siècle. On aurait moins de problèmes encore avec un sujet comme : *L'Influence de Francesco Domenico Guerrazzi dans la culture italienne du Risorgimento*. Il faut évidemment se